

Rodolphe Töpffer

LES GRIMPIONS



Théâtre

(1832)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PERSONNAGES	4
SCÈNE I	5
SCÈNE II	7
SCÈNE III	11
SCÈNE IV	17
SCÈNE V	17
SCÈNE VI	22
SCÈNE VII	26
SCÈNE VIII	26
SCÈNE IX	27
SCÈNE X	27
SCÈNE XI	32
SCÈNE XII	33
SCÈNE XIII	34
SCÈNE XIV	35
SCÈNE XV	36
SCÈNE XVI	37
SCÈNE XVII	38
SCÈNE XVIII	41
SCÈNE XIX	43

SCÈNE XX.....	46
SCÈNE XXI	52
SCÈNE XXII.....	54
SCÈNE XXIII	56
SCÈNE XXIV	60
SCÈNE XXV	61
SCÈNE XXVI.....	63
SCÈNE XXVII	65
SCÈNE XXVIII.....	67
SCÈNE XXIX	70
SCÈNE XXX	72
SCÈNE XXXI	74
SCÈNE XXXII	74
SCÈNE XXXIII.....	77
SCÈNE XXXIV	80
SCÈNE XXXV	80
Ce livre numérique :.....	83

PERSONNAGES

M^r DERVAIS

M^{me} DERVAIS

JULIE

GIRAUD

DURAND

Mr BERTRAND

CHARLES

DERVAIS FRÈRE

JANOT

LOUIS

DE LA ROCHE

SCÈNE I

M^r DERVAIS, JANOT (remettant des lettres)

DERVAIS

C'est bon. – Et souviens-toi que lorsque les lettres sont adressées à Mr Dervais horloger, elles ne sont pas pour moi – dis le une fois pour toute au facteur de la poste – Je suis rentier et ne suis pas horloger.

JANOT

C'est que v'là que, Monsieur, on fera des erreurs, parce que Monsieur ayant été horloger...

DERVAIS

Çà ne te regarde pas... J'ai fait le commerce, il est vrai, comme tels et tels gens du haut... à Genève, qui ne l'a pas fait !... mais je ne le fais plus.

JANOT

C'est que v'là, le commerce des montres, ça ressemble à l'horlogerie, et alors les gens se trompent.

DERVAIS

Écoute, Janot, au lieu de dire des sottises, occupe-toi de former tes manières et ton ton. J'ai beau te parler, tu es toujours le même.

JANOT

Que non, Monsieur, je ne suis plus le même, que non !

DERVAIS

Comment ça ?

JANOT

Il y a 11 ans, quand je suis venu chez vous, je mangeais avec Monsieur à la même table que la famille, et à présent, je mange tout seul. Je ne suis plus le même, allez, ou bien c'est Monsieur qui a changé.

DERVAIS

Janot, ne parle jamais de cela, je te l'ai déjà recommandé... Écoute : va t'en chez Mr Durand le graveur, dis-lui de m'envoyer un de ses ouvriers, – après cela, tu reviendras t'habiller proprement, et, s'il vient des visites, entr'autres Mr Bertrand ou son fils Charles, aie soin de les annoncer convenablement, comme je t'ai montré à le faire.

JANOT

Oui Monsieur – J'y vas.

SCÈNE II

Mr DERVAIS – Mme DERVAIS

Mr DERVAIS

Ma chère amie. Plus de doute que les Bertrand ne soient décidés à nous demander Julie... je viens de rencontrer Charles lui même qui m'a annoncé sa visite pour aujourd'hui – Le voilà nommé Auditeur... lancé dans la magistrature... d'ailleurs un garçon de mérite, une famille comme il faut...

Mme DERVAIS

Je crois pourtant que si l'on y regardait de bien près, l'on trouverait que les Dervais valent bien les Bertrand. Si je m'en souviens bien, le grand-père de l'Auditeur était marchand de vin, et sa tante lavait des gazes.

Mr DERVAIS

Oui, peut-être bien, mais ce n'est pas le moment de faire les fiers.

Mme DERVAIS

Ce n'est pas par fierté que je dis cela, mais tu verras Dervais, ils croiront nous honorer. Mr Bertrand s'estime du haut, et sa femme prend des airs conséquens...

M^r DERVAIS

À la bonne heure ; mais, vois-tu, il s'agit du fils, le voilà Auditeur, et c'est là ce qui importe...

M^{me} DERVAIS

Je ne m'y oppose pas, pourvu qu'ils ne croient pas nous honorer : – mais que feras-tu à l'égard de ton frère, à qui tu as comme engagé la main de Julie pour son fils Louis ?

M^r DERVAIS

Nous verrons à l'éconduire doucement...

M^{me} DERVAIS

Et mon frère Giraud qui compte aussi dessus...

M^r DERVAIS

Oh ! Pour celui-là, ses prétentions sont par trop ridicules... À propos, n'a-t-il pas été mettre un énorme écriteau sur sa boutique... Il a le diable, avec ses écriteaux ! Là, en grosses lettres, Giraud épicier... Tout ça, au fond, ne signifie rien... mais il est certain qu'il vendait tout autant de sucre et de cannelle avant ce grand écriteau... Ne pourrais-tu pas lui dire un mot là dessus ?

M^{me} DERVAIS

J'aimerais voir qu'ils eussent quelque chose à redire sur cela... Madame Bertrand elle-même, qui fait tant la musquée, n'a-t-elle pas un cousin boutiquier avec écriteau ?

M^r DERVAIS

À la bonne heure, mais d'un côté cet écriteau, de l'autre mon frère horloger, il est naturel que ça influence bien des gens. Ces professions comportent un genre, des manières, un ton qui ne

sont pas bien vus de la classe relevée. – Et puis, ils ont la fureur de s’afficher partout ! Mon frère n’a-t-il pas été se mettre sur la feuille d’avis, en toutes lettres, Dervais horloger ! – Il ne faut pas se le dissimuler, nos parens nous font un tort infini... – Sans eux, je ne vois pas ce qui nous séparerait du haut.

M^{me} DERVAIS

Hé, ce qui nous en sépare maintenant, les prétentions ridicules d’un tas de gens qui aussi bien que nous tiennent au commerce, au moins par un bout. Mais pour en revenir à Charles, sur quoi fondes-tu tes espérances ?

M^r DERVAIS

Je te l’ai dit. Il y a trois mois environ que me trouvant avec Monsieur Bertrand à causer de nos enfans, il me dit : Monsieur Dervais, votre fille est gentille...

M^{me} DERVAIS

Je crois bien, avec la dot qu’elle aura... eux qui n’ont qu’une servante !

M^r DERVAIS

Laisse-moi dire ! – Votre fille est gentille... Charles n’est pas mal. – Si nous y pensions – hein –. Nous en reparlerons et puis la conversation tomba là. Mais cette visite du fils, soi-disant à l’occasion de sa nouvelle charge, dans un moment où le public cause de ce mariage... tout cela montre qu’ils songent plus que jamais à s’avancer. Mais il faut d’abord s’assurer des dispositions de Julie et je vais lui parler tout de suite... Où est-elle ?

M^{me} DERVAIS

Elle est avec son cousin Louis.

Mr DERVAIS

Diab!e soit du cousin ! Il est toujours là. – Je crains que son père ne lui ait mis ce mariage dans la tête... Il faut qu'il nous laisse tranquilles, je vais l'éconduire...

M^{me} DERVAIS

Je t'assure que pour ma part j'aimerais dix fois mieux donner ma fille à Louis... Au moins, il ne se croit pas au-dessus de nous. – Si tu voyais à l'église cette dame Bertrand à ses places marquées, quel air !... on dirait que son mari est syndic.

Mr DERVAIS

Chut... Chut... Ne fais pas d'imprudences... Peut-être son fils le sera-t-il une fois... ça vaudra encore mieux pour nous. Allons, voici Giraud, que nous veut-il ?... Ne souffle pas un mot de tout cela devant lui, au moins.

SCÈNE III

M^r DERVAIS – M^{me} DERVAIS – M^r GIRAUD

GIRAUD

Bonjour mon frère, bonjour ma sœur.

M^r DERVAIS

Bonjour, bonjour... qu'y a-t-il ?

M^{me} DERVAIS

Qu'est-ce que c'est... dépêchez un peu, mon frère.

GIRAUD

Ce ne sera pas long. On m'a dit que vous connaissez Monsieur Bertrand.

M^r DERVAIS

Monsieur Bertrand ! L'Auditeur ? – (*à part*) Allons ! Va-t-il se fourrer au milieu de tout ça ?

GIRAUD

Eh bien oui l'Auditeur... l'Auditeur Bertrand.

M^r DERVAIS

Eh bien qu'avez-vous à faire avec lui ?

GIRAUD

Moi ? Rien encore.

M^r DERVAIS

Alors que venez-vous nous chanter là ?

GIRAUD

Je ne chante pas.

M^{me} DERVAIS

Allons, mon frère, un peu vite, nous sommes pressés.

GIRAUD

Alors laissez-moi dire.

M^r DERVAIS

Allons, parlez.

GIRAUD

Je parle.

M^r DERVAIS

Eh bien achevez...

GIRAUD

Je n'ai pas commencé... Que diable ! Donnez-moi le temps...

M^r DERVAIS

On écoute, un peu vite, allons !

GIRAUD

Vous saurez donc que je viens vous demander un service...

M^r DERVAIS

Mais qu'est-ce que Monsieur Bertrand a donc à faire là-dedans ?

GIRAUD

Vous allez voir. Vous saurez que depuis le 15 du mois courant, j'ai fait placer au-dessus de ma boutique un grand écriteau, où il y a en grosses lettres, Giraud épicier...

M^r DERVAIS

Est-ce que les Bertrand l'auraient trouvé mauvais ?

GIRAUD

Ah bien oui, je voudrais voir !

M^r DERVAIS

Qu'ont-ils donc eu à faire là dedans ?

GIRAUD

Eux ? Rien.

M^r DERVAIS

Alors, que venez-vous les mêler dans cette histoire !

GIRAUD

Je ne les y mêle pas, moi. C'est vous qui les y mêlez. Je vous parle de mon écriteau, et vous ne faites que parler des Bertrand.
– J'ai fait mettre cet écriteau parce que mon voisin, l'épicier Cristophe, me soutirait mes pratiques.

M^r DERVAIS

Écoute, va voir si Louis s'en va.

(Elle sort)

Vous auriez mieux fait de ne pas le mettre.

GIRAUD

Comment donc, me laisser prendre mes pratiques, là à ma porte...

M^r DERVAIS

Il fallait mépriser ces petites menées.

GIRAUD

Eh, je les méprise bien – pardi, je les méprise assez, c'est pour ça que j'ai mis mon écriteau ! – Mais le coquin prétend que je n'ai pas le droit de mettre un si grand écriteau, qu'il avance trop dans la rue, qu'il lui ôte son jour... enfin il veut m'attaquer en justice.

M^r DERVAIS

Effectivement, je crois que vous n'avez pas ce droit.

GIRAUD

Et je vous dis que j'ai ce droit... moi ! D'ailleurs je plaiderai, alors on verra si j'ai ce droit.

M^r DERVAIS

Écoutez, Monsieur Giraud, je suis certain que vous n'avez pas ce droit, surtout dans votre rue qui est très étroite ; mais quand vous l'auriez dix fois, je vous conseille de ne pas plaider et d'ôter tranquillement votre écriteau. – Voyez-vous, les procès sont une

chose affreuse, abominable, et lors même qu'on les gagne, ils sont une source de maux. – Voilà ce que je vous dis puisque vous me demandez conseil.

GIRAUD

Eh ! je ne vous demande pas conseil...

M^r DERVAIS

Non, que venez-vous donc faire ?

GIRAUD

Je viens vous prier d'en parler à Monsieur Bertrand l'Auditeur de notre quartier pour qu'il me fasse droit, sans plaider.

M^r DERVAIS

Je n'en ferai rien. Vous êtes dans votre tort. Vous n'avez qu'un parti à prendre, un seul, c'est d'ôter votre écriteau.

GIRAUD

C'est votre dernier mot ?

M^r DERVAIS

Oui.

GIRAUD

Alors, je vais lui parler moi-même.

M^r DERVAIS

Allons, de mal en pis. – Écoutez donc... Puisque vous vous obstinez à la chose... je lui parlerai... mais à une condition, c'est que

vous ne lui en parlerez pas vous-même – voyez-vous, ça vous compromettrait... Eh puis, je suis mieux placé.

GIRAUD

Et je ne demande pas mieux, tâchez ainsi beau-frère de le voir aujourd'hui...

(Il cherche dans ses poches)

Diab!e je les ai oubliées... C'est un échantillon de bonnes brunoles que je viens de recevoir... Je vous les apporterai... Ah tenez, voici pour ma nièce, c'est mon Jaques qui les lui envoie avec ses amitiés... Le drôle ne pense plus qu'à elle – C'est un gentil garçon au moins... et laborieux comme un manoeuvre.

M^r DERVAIS

Très gentil, très gentil. Mais, il faut qu'il ne pense pas trop à Julie – Adieu, adieu Monsieur Giraud.

GIRAUD

Et qui connaît l'épicerie comme un ange – Ah ça, n'oubliez pas, beau-frère, que ça fera un fameux mari... Hein !

M^r DERVAIS

Très fameux, mais qu'il ne compte pas sur sa cousine !

GIRAUD

Nous en reparlerons. Bonjour, beau-frère...

SCÈNE IV

M^r DERVAIS

Avec son écriteau... il me fait frémir ! – Il aurait été tout droit chez les Bertrand les ennuyer de cela... s'appuyer de mon nom, de sa parenté avec moi... et bavard comme il est, leur parler peut-être de ses prétentions sur ma fille... – Le beau rival pour un Auditeur ! Ah çà, il faut que je parle à Julie – La voici... Al-lons ! Louis est encore avec elle... je n'en finirai jamais... Mais... qu'ont-ils tant à rire ?

SCÈNE V

M^r DERVAIS – JULIE – LOUIS

JULIE (*riant*)

Et mon mari avec le grand chapeau – ah, ah...

LOUIS

L'épée au côté...

JULIE

Et moi une dame considérable !

LOUIS (*avec un grand salut*)

Je me recommande à Madame l'Auditeur...

M^r DERVAIS (*à part*)

L'Auditeur ! – Quoi, qu'est-ce donc, de qui parlez-vous ?

JULIE

Nous parlons de Monsieur Charles. Vous saurez, mon père, que dans le public, on me marie avec lui.

M^r DERVAIS

Le public se mêle de ce qui ne le regarde pas... Mais je ne vois pas ce qu'il y a de si plaisant.

JULIE

Une étourdie comme moi devenir Madame l'Auditeur... Ha, ha, ha !... Moi, je trouve cela très risible.

M^r DERVAIS

Hé bien... je n'aime pas ces rires, sur des choses semblables.

JULIE (*d'un ton sérieux*)

Quelles choses, mon père ?

M^r DERVAIS

Ces choses-là... Qu'y aurait-il donc de si risible quand cela serait...

JULIE

Quand cela serait... Il est évident qu'alors ce ne serait plus une plaisanterie.

LOUIS

Mais mon oncle, nous n'offensons personne, ce me semble.

M^r DERVAIS

Mais mon neveu, cette manie de jeter du ridicule sur les choses respectables n'est point de mon goût. – Cette tendance est malheureusement trop répandue dans certaines classes et dans certains ateliers... L'on se moque des magistrats et l'on finit par se moquer de tout ce qu'il y a de plus saint.

LOUIS

Je ne me moque de personne.

JULIE

Il est pourtant permis de s'égayer.

M^r DERVAIS

C'est en s'égayant de cette manière à propos de tout et sur tous que l'on finit par ébranler tous les principes, toutes les croyances.

JULIE

Mon père, je vous jure que je ne songeais point aux principes.

LOUIS

Ni aux croyances, mon oncle, je vous assure.

M^r DERVAIS

Je sais où ces choses mènent – Nous rions trop à Genève, beaucoup trop – Cet esprit de raillerie nous a fait un mal infini... Et vos ateliers sont des foyers de plaisanteries très dangereux...

LOUIS (*vivement*)

Après tout, mon oncle, à qui en avez-vous ? Vous nous parlez bien durement à propos de la chose la plus innocente du monde. Pourquoi ne ririons-nous pas dans nos ateliers, que gagnerait-on à y pleurer... je n'y comprends vraiment rien -Est-ce à moi que vous en voulez parce que j'ai un atelier ?... je me retire.

M^r DERVAIS

Eh ! N'allons pas le fâcher dans ce moment ! – Eh bien, je crois que tu te fâches... quand je te parle pour ton bien.

LOUIS

Je ne songeais point à me fâcher, quand vous m'avez grondé à propos de rien, mon oncle.

M^r DERVAIS

Allons, allons, laissons cela... (*à part*) Comment me défaire de lui ? – Je trouve aussi, à te dire vrai, mon cher Louis, que tu laisses bien longtemps ton atelier, il te faut mettre plus d'assiduité à tes affaires, vois-tu... Ces longues visites sont autant de longues absences. Pendant ce temps les ouvriers...

LOUIS

Allons, voici des conseils obligeants... si je suis de trop ici, dites-le donc, mon oncle, franchement, et je m'en irai.

M^r DERVAIS

Allons, tu te piques... vraiment, on ne peut rien te dire. Tu sais bien que ta présence ici nous fait toujours plaisir.

LOUIS

Je ne demande pas mieux que d'y rester.

M^r DERVAIS

Mais à certaines heures, elle est plus nécessaire chez toi.

LOUIS

Allons, çà c'est clair... Eh bien j'y vais.

JULIE

Restez, cher cousin, ne prenez pas en mauvaise part ce que dit mon père.

M^r DERVAIS

Ce n'est pas moi qui te chasse, au moins...

LOUIS

Non, non mon oncle, il est évident que c'est moi qui m'en vais. Adieu, mon oncle – Adieu, Cousine. – *(Bas)* Respectez les Auditeurs et les croyances... et soyez toujours aussi aimable.

M^r DERVAIS *(très amicalement)*

Adieu, mon bon ami... adieu... Sans rancune n'est-ce pas ?... mes amitiés à ton père... adieu, adieu, et à ta mère.

SCÈNE VI

M^r DERVAIS – JULIE

JULIE

Vous l'avez bien mal reçu, mon père.

M^r DERVAIS

Est-ce ma faute, il se fâche de tout. Mais ne pensons plus à cela. J'ai à te parler Julie. Écoute-moi bien.

JULIE

Ah mon Dieu ! Est-ce que le public aurait dit vrai...

M^r DERVAIS

Tu sauras que je songe à ton établissement.

JULIE

À moi, mon père ?

M^r DERVAIS

Oui, à toi, oui ma fille. Écoute-moi. Il se peut que tu entres bientôt dans une famille respectable, et que tu te places dans la Société d'une toute autre manière que jusques à présent.

JULIE

Vous m'inquiétez, mon père. – Je serais désolée de quitter la place où je suis.

M^r DERVAIS (*avec impatience*)

Il ne s'agit pas de quitter. Il s'agit de te marier convenablement et pour cela, il faut mettre tes manières, tes discours et tes opinions en harmonie avec ta future destination.

JULIE

Eh mon Dieu ! Dois-je épouser un prince ?

M^r DERVAIS

Ne plaisantons pas, s'il te plaît – Tu vas comprendre ce qui m'a blessé tantôt... C'est de Charles Bertrand qu'il s'agit.

JULIE (*riant*)

Ha ha !... je serai donc Madame l'Auditeur ?

M^r DERVAIS

Ah çà, vas-tu recommencer ?

JULIE

Monsieur l'Auditeur m'a donc demandée ?

M^r DERVAIS

Pas du tout ; qui te dit qu'il t'a demandée ?

JULIE

Il attend donc que je le demande. Il attendra longtemps.

M^r DERVAIS

Veux-tu parler sérieusement, une fois pour toutes. – Son père m'a fait des ouvertures ; et il s'agit de ne pas laisser tomber la chose.

JULIE

Mais c'est à eux à la relever. Qu'avons-nous à faire là, nous ?

M^r DERVAIS

Sans doute c'est à eux, mais encore faut-il s'y prêter de bonne grâce, je veux que tu te pénètres de l'importance de la chose et que tu nous secondes en conséquence... Tu sens l'avantage qu'il y aura pour notre famille... ton mari dans la magistrature... et puis, enfin, un homme charmant.

JULIE

C'est là le point auquel je m'arrêterai pour ma part. Pour le reste, je n'y tiens nullement.

M^r DERVAIS

Voilà ! Voilà les beaux principes de Louis... Il semble que je l'entends, de l'esprit fort, de l'indépendance !

JULIE

Mais mon père, ce sont les miens, je vous assure. J'ai quelque fois pensé au mariage et aux conditions qui selon moi font un bon mari, je vous jure qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit que la magistrature y entrât pour quelque chose. Je ne veux rien dire contre Monsieur Charles que je connais à peine, mais je ne l'accepterai que s'il me plaît, et non point parce qu'il est Auditeur.

M^r DERVAIS

Mais il faut que tu te montres toi-même gentille, aimable avec lui, car il ne suffit pas qu'il te plaise, il faut que tu lui plaises aussi.

JULIE

Je me montrerai ce que je suis, c'est à lui à voir si je lui conviens ainsi faite. S'il a le même goût que Louis, il me trouvera charmante.

M^r DERVAIS

Hem ! – Il n'y a pas un moment à perdre. – Allons, ma bonne amie, je compte sur toi... Mais songe que tu as à faire à un jeune homme d'une éducation cultivée, d'une classe relevée et qu'il faut pour lui plaire un ton et des ménagemens autres que ceux que l'on a avec un cousin, avec qui on a été élevé.

JULIE

Pour les ménagemens, n'ayez peur mon père, il faudra qu'il me plaise beaucoup pour que je le traite comme mon cousin.

SCÈNE VII

LES MÊMES – JANOT

JANOT

Le graveur est là, Monsieur.

M^r DERVAIS

Fais-le entrer... Songe à ce que je t'ai dit Julie... et montre-toi une fille sensée et docile... (*Julie sort*).

SCÈNE VIII

M^r DERVAIS – M^r DURAND

M^r DURAND

Qu'y a-t-il pour votre service Monsieur Dervais ?

M^r DERVAIS

Ah vous voilà... J'avais demandé un de vos ouvriers... C'est égal, attendez-moi un instant.

SCÈNE IX

M^r DURAND (*seul*)

Ce n'est pas pour rien que je suis venu moi-même. Il faut que je l'amène à me donner un coup de main auprès de Giraud.

Ce Diable de Giraud ; voyez un peu où les prétentions vont se loger. Il y a deux ans qu'il ne cessait de me dire : élevez bien votre fille et gardez-la pour mon Jaques, et depuis qu'on l'a fait dizenier, que son commerce va bien, il ne veut plus entendre parler de ce mariage... Mais si celui-ci qui est le gros de la famille s'en mêle, Giraud y viendra bien... Voyons, mettons-le de bonne humeur... justement... (*s'approchant de la pendule*) Elle est de lui, il y a son nom... (*Il la considère*).

SCÈNE X

DURAND – M^r DERVAIS

M^r DERVAIS

Voici ce que c'est...

DURAND

Quel bel ouvrage ! Ma foi, Monsieur Dervais, c'est bien dommage que vous ayez quitté votre profession.

M^r DERVAIS

Ma profession ! Mêlez-vous de la vôtre, s'il vous plaît.

DURAND

Ah, vous étiez un fameux ouvrier !! Un bel ouvrier !

M^r DERVAIS

Qu'est-ce que ça signifie... ouvrier ?

DURAND

Je le dis tous les jours à qui veut l'entendre.

M^r DERVAIS

Vous feriez mieux de ne pas tant vous occuper de moi Monsieur Durand.

DURAND

Encore hier, j'en causais avec Monsieur Bertrand.

M^r DERVAIS

Allons ! Monsieur Durand, vous êtes un très bon ouvrier, je le sais, mais il ne faut pas croire pour cela que tous ceux qui se sont mêlés du commerce de l'horlogerie soient des ouvriers... Au surplus, faites-vous honneur à vous-même comme vous l'entendez et laissez chacun se faire honneur à sa manière.

DURAND

(À part) J'ai enfilé un mauvais chemin à ce qu'il paraît. – Je suis fâché si je vous ai offensé Monsieur Dervais, mais que voulez-vous, nous causions de la haute horlogerie. Monsieur Bertrand me demande mon opinion... Ma foi, je ne puis

m'empêcher de lui dire... Monsieur Dervais le riche, celui qui est rentier à présent, était le premier fabricant de son temps, il n'y avait pas un étranger de marque venant à Genève, qui n'allât le visiter... J'ai vu cela, je le lui dis. Je ne croyais pas faire mal.

M^r DERVAIS

À la bonne heure ! – Mais voyez-vous, Monsieur Durand, les termes dont on se sert ne sont point indifférens... Du reste, voici ce que j'ai à vous demander. Ceci est la plaque qui est à ma porte... Celui qui y a gravé mon nom a oublié l'apostrophe entre le d et l'E et je veux que vous la rétablissiez.

DURAND

(*À part*) Je m'y prenais mal. Parfaitement, Monsieur, l'on vous fera ça très proprement. – Je ne sais... pourquoi... je croyais l'y avoir toujours vue... l'apostrophe... à votre nom.

M^r DERVAIS

Anciennement... peut-être...

DURAND

Je dis bien, anciennement... je vais vous soigner cela moi-même. À propos, Monsieur Dervais, puisque j'ai l'honneur de vous voir...

M^r DERVAIS

Eh bien ?

DURAND

Je serais bien flatté et bien reconnaissant, si vous vouliez bien m'épauler auprès de Giraud.

M^r DERVAIS

Qu'y a-t-il donc ?

DURAND

Je me trouverais infiniment honoré, Monsieur Dervais, que par le moyen de son fils, ma fille devînt votre nièce.

M^r DERVAIS

(À part) Eh bien oui ! Il ne faudrait plus qu'un graveur dans ma famille ! – Ils ont le diable pour me tourmenter. – Monsieur Durand, ce que vous me demandez là est très délicat. – *(à part)* Que lui dire ? – D'ailleurs... Giraud, voyez-vous, a un autre parti en tête.

DURAND

Un autre parti ?

M^r DERVAIS

Oui. Il sort d'ici, et c'est lui-même qui m'en a parlé. Ainsi, il faut y renoncer.

DURAND

Ah, si Monsieur lui donne sa fille... je n'ai rien à dire.

M^r DERVAIS

Du tout, du tout, je ne lui donne pas ma fille !... mais enfin il y songe lui...

DURAND

Mais si vous ne la lui donnez pas... alors qui empêche...

M^r DERVAIS

(À part) Le gaillard est tenace... laissons lui croire... ça m'en débarrassera. – Vous comprenez qu'étant mon parent... je ne pourrai peut-être la lui refuser.

DURAND *(à part)*

Le menteur !

M^r DERVAIS

J'en suis fâché, je vous assure, mais Mademoiselle votre fille ne manquera pas d'un bon établissement.

DURAND

Elle pourrait compter sur celui-là si vous vouliez bien vous en mêler.

SCÈNE XI

LES MÊMES – JANOT

JANOT

Le Monsieur d'ici dessous demande s'il pourra voir Monsieur.

M^r DERVAIS

Le Baron de la Roche !... Eh sans doute... je serai enchanté de le voir.

JANOT

Il demande à quelle heure.

M^r DERVAIS

Combien vous faut-il de temps pour cette apostrophe, et pour que la plaque soit remise à ma porte ?

DURAND

Ce sera tout de suite fait.

M^r DERVAIS

Dans une heure ?

DURAND

Oh, même avant.

M^r DERVAIS

Dis dans une heure et vous Monsieur Durand, dépêchez-vous.

DURAND

Vous ferez bien quelque petite chose pour moi, n'est-ce pas, si vous ne prenez pas Jaques pour votre fille.

M^r DERVAIS

Allez toujours, allez toujours – Nous en reparlerons...

DURAND (*à part*)

Le ladre ! Moi qui vais l'anoblir... voilà dans tous les cas un bon plat pour mon atelier.

SCÈNE XII

M^r DERVAIS (*seul*)

Le Baron de la Roche ! Voyez un peu... voilà un baron qui depuis huit mois qu'il habite cette maison n'a pas mis les pieds ici, et aujourd'hui que l'on commence à causer du mariage de Julie avec un Auditeur, il veut nous faire visite. – Ah ma femme ?

SCÈNE XIII

Mr DERVAIS – M^{me} DERVAIS

M^{me} DERVAIS

Qu'y a-t-il ?

Mr DERVAIS

Tout va à merveille... J'ai fait mettre l'apostrophe. J'ai parlé à Julie, elle se comportera bien. Et voici un nouvel incident très-heureux. Le Baron d'ici dessous, à ce qu'il paraît, a appris par le bruit public notre future alliance avec la famille Bertrand et il me fait demander de le recevoir. Il faudra que les Bertrand le sachent – tout fiers qu'ils sont...

M^{me} DERVAIS

Je crois que Madame Bertrand, toute fière qu'elle est, n'a pas souvent l'honneur de recevoir en visite des Barons.

Mr DERVAIS

Bien mieux qu'une visite. Voici ce que j'ai pensé. Nous donnerons une soirée... demain aux Bertrand, et nous y prions le Baron aujourd'hui... Il faut tout préparer et sans bruit pour que nos parents n'aient pas vent de la chose...

M^{me} DERVAIS

Je ne sais que te dire, s'ils n'y sont pas, les Bertrand s'imagineront que nous avons honte de les produire, rien ne me vexerait autant. Car enfin s'ils produisent les leurs...

M^r DERVAIS

Ce n'est pas pour les Bertrand, vois-tu, c'est plutôt pour le Baron qui ne les connaît pas... d'ailleurs si nous invitons toute la famille, il n'y aura pas de place, et inviter les uns sans les autres, oh ! C'est injuste, inconvenant. – L'on sonne ! Serait-ce le Baron ?

SCÈNE XIV

LES MÊMES – JANOT

JANOT

Monsieur Charles Bertrand l'Auditeur.

M^r DERVAIS

Tiens, le voilà. Ils sont pressés, comme je t'ai dit. Va vers Julie, envoie la ici dans quelques instans, je les laisserai seuls... Toi Janot, fais le attendre un instant... Il faut que j'ôte cette diable de pendule qui a mon nom. (*Il la prend et pendant qu'il la tient, Charles entre. Il le rencontre*) Voilà ce bâtard de Janot qui me le pousse dessus. Il va croire que...

SCÈNE XV

M^r DERVAIS – CHARLES

CHARLES

Monsieur, j'ai l'honneur... Je vous dérange peut-être... Je croyais que vous ne vous occupiez plus d'horlogerie.

M^r DERVAIS

Effectivement, je ne m'en occupe plus depuis bien des années... Je ne m'en suis même jamais beaucoup occupé. J'ôtai cette mauvaise pendule dont la sonnerie est insupportable... Votre santé est bonne, Monsieur ?

CHARLES

Un peu fatigué... Les occupations de ma charge...

M^r DERVAIS

Vous pensez bien, Monsieur, que nous avons pris la plus grande part au plaisir que cette distinction flatteuse doit vous causer.

CHARLES

Je vous en remercie. En vérité, sans l'honneur qu'il y a, ce serait un fardeau bien pesant.

M^r DERVAIS

Ma fille a été enchantée de votre nomination.

CHARLES

Ce m'est très sensible, je vous assure... Elle est bien, Mademoiselle Julie ?

M^r DERVAIS

Parfaitement bien... Elle jouit d'une santé si bonne...

CHARLES

Aurai-je l'avantage de lui présenter mes devoirs ?

M^r DERVAIS

Sans doute... Julie ! Julie ! – Les intentions sont claires maintenant... Elle ne vient pas. Permettez je vous prie que je vous quitte un instant, je vais vous l'envoyer...

SCÈNE XVI

CHARLES (*seul*)

Dois-je profiter de l'occasion ? Sa fille est gentille, piquante. Il y a longtemps que j'y pense, ce serait le moment de se déclarer... C'est l'entourage qui me déplaît, elle a un oncle horloger... Son père l'a été... Le mien bat froid pour ce mariage depuis que je suis Auditeur... d'un autre côté... 50000 francs de dot... ça vaut bien la peine de tâter le terrain, voyons la venir...

SCÈNE XVII

CHARLES – JULIE

CHARLES

Mademoiselle, permettez que je vous présente mes civilités. – En entrant dans ma nouvelle charge, j'ai cru devoir une visite à votre famille... J'ose espérer que vous ne prendrez pas ma démarche en mauvaise part.

JULIE

Nullement, Monsieur, votre visite n'a rien qui puisse déplaire.

CHARLES

Je serais trop heureux si elle avait pour vous en particulier quelque agrément.

JULIE

(*À part*) (Déjà ! mais pas mal suffisant.) – Soyez persuadé Monsieur qu'elle ne peut m'offenser en rien. – (Attrape !)

CHARLES

Elle est revêche. – J'aime à croire, Mademoiselle, que les fonctions que je viens d'accepter, quoique assez assujettissantes, me laisseront toujours assez de temps pour que je ne perde aucune occasion de vous rencontrer.

JULIE

(Toujours ses fonctions ! Amusons-nous un peu.) – Ce vœu est très flatteur pour moi Monsieur. Et nos Sociétés auraient beaucoup à perdre si le bien public réclamait tous vos momens.

CHARLES

(Ah, trop polie en vérité.) Croyez que je ne prends point au bon un tel compliment et que si j'ai eu l'avantage de vous paraître agréable, je le dois moins à mon mérite qu'à votre indulgence.

JULIE

Monsieur, je vous en prie, mettez tout sur votre mérite et rien sur mon indulgence, qui serait déplacée sous tous les rapports.

CHARLES

Vous me rendez confus...

JULIE

Je ne dis que la pure vérité.

CHARLES

(Elle est charmante !) – Cet accueil aimable... m'enhardit Mademoiselle, à vous tenir un langage plus conforme aux sentimens que vous inspirez.

JULIE

(Voici la déclaration.) – Quoique je ne pense point Monsieur vous avoir enhardi... je suis prête à écouter tout ce que vous pourriez avoir à me dire.

CHARLES

Pardonnez à mon embarras... je... S'il y a quelque chose qui me flatte dans la charge honorable dont je suis maintenant revêtu, c'est l'idée qu'elle pourrait être un titre...

JULIE

Un titre à quoi, Monsieur ?

CHARLES

Un titre à vous présenter avec quelque confiance le vœu de mon cœur, celui... d'obtenir votre main.

JULIE

(Qu'il me déplût !...) Monsieur, permettez-moi de vous répondre avec franchise que vous vous appuyez sur un avantage qui ne me touche nullement et qu'à mes yeux vous ne sauriez avoir de titres à obtenir ma main et mon cœur que par vos sentimens et par votre caractère. Ces titres, le temps seul peut les faire valoir ; permettez que nous lui remettions le soin de nos intérêts.

CHARLES

Mes sentimens vous seraient-ils suspects ?

SCÈNE XVIII

LES MÊMES – M^r DERVAIS

M^r DERVAIS

Je vous demande bien pardon, Monsieur l'Auditeur, de vous avoir quitté si longtemps...

CHARLES

Au moins m'aurez-vous laissé en bonne compagnie.

M^r DERVAIS

Vous êtes bien honnête en vérité. – (*à Julie*) Dis donc quelque chose d'aimable. – (*à Charles*) Elle est timide. – (*à Julie*) Al-lons ! – À propos, Monsieur l'Auditeur, vous nous ferez bien l'honneur de prendre le thé avec nous demain jeudi...

CHARLES

Avec grand plaisir, Monsieur.

JULIE

Si toutefois le bien public ne s'oppose pas à ce que Monsieur nous fasse cet honneur, mon père.

CHARLES

Toutes les fois que j'espérerai vous rencontrer, Mademoiselle, le bien public marchera après mon bien particulier.

M^r DERVAIS

On n'est pas plus galant ! – On ne l'est pas... Réponds donc quelque chose, allons...

JULIE

Vous me mettez dans le cas de désirer, Monsieur, que nous nous rencontrions rarement.

M^r DERVAIS

Vous voyez que ma fille est une bonne citoyenne... Elle ne l'est peut-être pas tant qu'elle en a l'air au moins, ha, ha... Ainsi donc, nous comptons sur vous et vous voudrez bien vous charger de l'invitation pour votre famille... Nous espérons avoir le Baron de la Roche...

CHARLES

Le Baron de la Roche ! – ah, vous aurez le Baron de la Roche ! Ça sent très bon.

M^r DERVAIS

Oui, le Baron de la Roche notre voisin, avec qui nous soutenons des relations d'amitié, il est, je pense, lié avec votre famille.

CHARLES

Mais oui, je le connais beaucoup... un charmant homme.

M^r DERVAIS

J'attendais sa visite au moment où vous êtes venu. Il doit nous rendre visite tout à l'heure.

CHARLES

Ah, fort bien... je l'ai un peu perdu de vue depuis quelque temps... Eh bien, à demain Mademoiselle et Monsieur. – Vous me permettrez d'amener un étranger de marque qui m'est recommandé, le Comte du Bocage...

M^r DERVAIS

Comment donc, vous nous obligerez beaucoup... Ce sera délicieux. – *(Ils se saluent et pendant ce temps entrent le Baron et Janot).*

SCÈNE XIX

LES MÊMES – LE BARON – JANOT

LE BARON

Je ne veux que faire raccommoder ma montre... J'ai lu un article sur la feuille... C'est bien Monsieur Dervais ?

JANOT

Pardine, Monsieur, le voilà devant vous, Monsieur Dervais. *(Il sort).*

M^r DERVAIS

Ah, voici le Baron... faites-moi le plaisir de rester. – Monsieur le Baron, j'ai l'honneur de vous saluer, je suis charmé de

l'opportunité de votre visite... je n'ai pas besoin de vous présenter Monsieur l'Auditeur.

LE BARON

Monsieur ? Je n'ai pas l'honneur de le reconnaître.

JULIE (*à part*)

Comme cela lui vient !

CHARLES (*embarrassé*)

Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous voir aux redoutes...

LE BARON

Je vous remercie d'en avoir gardé le souvenir... Moi qui n'y ai jamais été ! – (*à part*) me prennent-ils pour quelqu'autre ?

CHARLES

Elles ont été assez brillantes cette année. Mon ami, Monsieur le Comte du Bocage, me disait qu'il en était enchanté. À quelques exceptions près, la Société y était vraiment choisie, mais il y a toujours quelques personnes du bas qui ne se doutent pas qu'elles y sont tout à fait déplacées.

M^r DERVAIS

Il y a des gens qui n'ont pas l'esprit de se tenir à leur place. Je regrette beaucoup que nous n'ayons pas souscrit cette année ; mais les fêtes sont si multipliées...

LE BARON

Monsieur, vous étiez peut-être en affaire... je pourrai revenir.

M^r DERVAIS

Du tout, du tout Monsieur... votre visite nous honore trop pour que nous désirions l'abréger.

LE BARON

Mais je pense Monsieur que vous en devez recevoir souvent de semblables.

M^r DERVAIS

Nous voyons en effet souvent des étrangers de marque, mais croyez, Monsieur le Baron, que votre visite ne nous en est pas moins précieuse... À propos, nous ferez-vous la faveur, Monsieur le Baron, de prendre ici le thé demain en petite réunion ? Nous aurons le Comte du Bocage, et la famille de Monsieur l'Auditeur.

LE BARON

(Ai-je fait une méprise ?) Je crois, Monsieur, que vous me prenez pour un autre ! Peut-être que je me trompe moi-même...

M^r DERVAIS

Ah, je vous en prie... croyez que vous êtes au milieu de vos amis.

LE BARON

Que diable signifient tous ces amis que je ne me connaissais pas !

SCÈNE XX

LES MÊMES – M^r GIRAUD

GIRAUD

Bonjour Dervais, ma sœur est-elle à la maison ?

M^r DERVAIS

Allons, voilà Giraud ! – Non ; elle n’y est pas... Revenez tantôt.

GIRAUD

C’est que je lui apporte ces échantillons de brugnoles.

CHARLES

Quel est ce brave homme avec ses brugnoles ?

M^r DERVAIS

Je vous demande mille excuses. C’est... c’est notre épicier.

JULIE

C’est mon oncle Giraud.

GIRAUD

Ah, te voilà ma nièce... Je ne te voyais pas. Bonjour Julie. (*Julie va auprès de lui*).

M^r DERVAIS

(Le maroufle !) Tenez-vous là, et ne bougez pas. – Ainsi, Monsieur le Baron, nous compterons sur vous pour notre soirée...

GIRAUD

À propos de soirée, beau-frère, j'ai reçu du sucre en pain magnifique, à 21 sols, sans papier.

M^r DERVAIS

Vous tiendrez-vous donc tranquille un moment ! *(Il lui fait des signes et des explications et l'engage à s'asseoir).*

CHARLES *(au Baron)*

C'est un épicier que l'on n'attendait pas.

LE BARON

Ma foi, Monsieur, je ne comprends pas mieux pourquoi l'on m'attendait, ni les prévenances dont je suis l'objet.

CHARLES

Je crois, entre nous, que c'est le manque d'usage d'un petit bourgeois qui sort de sa sphère, et rien de plus, ha, ha ! *(Il rit)* Et qui se dit votre ami parce que vous êtes son voisin, ha, ha !

LE BARON

À cet égard-là, Monsieur, il a autant de titres que vous.

M^r DERVAIS

Mille excuses Messieurs... *(au Baron)* Vous nous ferez le plaisir de ne pas venir trop tard.

LE BARON

Monsieur, je suis très reconnaissant de votre invitation, mais...

M^r DERVAIS

Je vous en supplie, pas de façons... entre amis...

CHARLES

Je crois aussi me rappeler que j'aurai ce jour là...

M^r DERVAIS

Oh, vous avez promis, je compte sur vous Monsieur l'Auditeur.

GIRAUD

Ah ! C'est l'Auditeur Bertrand. Pan ! C'est mon affaire !

M^r DERVAIS

(J'enrage !) – à demain donc.

GIRAUD

Et mon écribeau, lui en avez-vous parlé, beau-frère ?

M^r DERVAIS

Allons !!

GIRAUD

Monsieur l'Auditeur, vous saurez que ce gueusard de Cristophe me chicane sur mon écribeau.

CHARLES

Monsieur, ce n'est ni le moment ni le lieu de nous occuper de cela. Vous pourrez passer chez moi aux heures où je reçois.

LE BARON

Messieurs, permettez-moi de dire un mot. Il faut absolument qu'il y ait ici quelque méprise. Voici ce qui m'amène. J'ai lu hier sur la feuille d'avis un article...

M^r DERVAIS

Une nomination sans doute... un article relatif à Monsieur.

LE BARON

Ah peut-être... Monsieur est-il horloger ?

CHARLES

Horloger ! Moi ! non Monsieur... non en vérité.

M^r DERVAIS

Monsieur est Auditeur.

LE BARON

Qu'est-ce donc qu'un Auditeur, s'il vous plaît ?

JULIE

La place d'Auditeur, Monsieur, est une place où l'on ne met que les jeunes gens d'un haut mérite et d'une haute naissance, ce qui vous explique la bévue que vous avez faite en vous adressant à Monsieur comme s'il était horloger.

CHARLES (*à part*)

Elle me persifle ! Mais elle ne m'aura pas.

LE BARON

Je l'ignorais, en vérité, et je présente mes excuses à Monsieur si je l'ai offensé. Ce n'est donc pas à lui que j'ai à faire, c'est à Monsieur Dervais, je ne crois pas me tromper de nom.

M^r DERVAIS

Non Monsieur, c'est bien le mien ; votre voisin.

LE BARON

J'ai ici, Monsieur, une pièce à répétition à laquelle je tiens beaucoup, et d'après l'article en question et ce que j'avais entendu dire de votre talent, je désirerais vous la confier pour y faire quelques réparations dont elle a besoin.

M^r DERVAIS

C'est vous, Monsieur, qui maintenant vous méprenez... je ne suis point horloger, je vous prie de le croire... et vous pouvez porter ailleurs votre répétition.

LE BARON

Ah ça... Monsieur est-il aussi Auditeur ?

JULIE

Non Monsieur, il n'y en a point dans notre famille... (*à Charles*)
J'espère qu'il n'y en aura jamais !

GIRAUD (*éclatant de rire*)

Ha ha ha !...

LE BARON

Ah ça, qui joue-t-on ici ?

CHARLES

L'épicier est-il fou ?

GIRAUD

Ha ! Écoutez, ha, ha !

M^r DERVAIS

Je ne vois pas ce qu'il y a à rire... Monsieur Giraud...

GIRAUD

Je tiens le quiproquo, beau frère... ha ha !... justement votre frère l'horloger a mis un article sur la feuille d'hier et le nom étant le même, vous comprenez...

LE BARON

Monsieur, je vous demande pardon de vous avoir pris pour horloger. Veuillez me pardonner une méprise dont j'ignorais tout à fait les graves conséquences mais dont je me félicite puisqu'elle me fait rencontrer deux amis du haut parage là où je ne cherchais qu'un homme à talent. Auriez-vous la complaisance de m'indiquer la demeure de Monsieur votre frère ?

GIRAUD

Je vous l'enverrai, Monsieur le Baron, j'y passe en m'en allant.

LE BARON

Mille remerciemens, Monsieur, de votre obligeance...

GIRAUD

Il n'y a pas de quoi, Monsieur le Baron. (*Le Baron sort*).

SCÈNE XXI

LES MÊMES

GIRAUD

Comme ces Barons sont polis.

M^r DERVAIS

Oui, bien polis... Il prend Monsieur l'Auditeur pour un horloger... moi pour un horloger ! Il voit des horlogers partout.

GIRAUD

Comment voulez-vous qu'il distingue ? – Il ne connaît pas Monsieur l'Auditeur, un Baron sait fort [peu] ce que c'est que nos Auditeurs... – Et puis vous avez le même nom que votre frère, vous étiez horloger il n'y a pas deux ans. Tenez, il n'avait qu'à voir votre nom sur le cadran de votre pendule... Hé, elle n'y est plus.

CHARLES

Voilà le secret de la sonnerie... Il faut malheureusement que je vous quitte Monsieur...

M^r DERVAIS

Déjà !... Vous n'oubliez pas notre soirée de demain ?

CHARLES

Je vous promets de faire tous mes efforts pour me dégager.

JULIE

Vous nous ferez le plaisir d'y venir, mon oncle.

M^r DERVAIS

Que fais-tu donc ? – Monsieur Giraud est trop occupé pour aller en soirée, c'est pourquoi je ne l'invite pas.

GIRAUD

Oh, que non, je ferme ma boutique à 7 heures et après je suis libre. Bien obligé, beau frère, je vous amènerai ma femme et Jaques et je pourrai causer écriteau avec Monsieur l'Auditeur. Je vais voir si ma sœur est rentrée.

CHARLES

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur Dervais.

M^r DERVAIS

À demain donc.

CHARLES

Ne comptez pas trop sur moi. D'ailleurs je crois me souvenir que le Comte du Bocage est prié pour ce jour là...

SCÈNE XXII

M^r DERVAIS – JULIE

M^r DERVAIS

Y a-t-il un être plus désagréable, plus effronté que ce maudit Giraud... Il a tout gâté à présent, et voilà Monsieur Charles qui ne viendra probablement pas.

JULIE

Eh bien, l'on s'en passera.

M^r DERVAIS

Ah oui, tu nous secondes bien, toi ! – Comment veux-tu donc qu'on te marie honorablement si tu es la première à te jouer des convenances et à blesser les gens qui se présentent ?

JULIE

Mon père, je ne suis nullement pressée de me marier, et j'espère bien ne jamais renier mes parens pour avoir un époux, fût-il syndic !

M^r DERVAIS

Qui te parle de renier tes parens ! Mais on a des égards pour le rang, on conçoit les choses... on n'affiche pas certains sentimens familiers justement en présence d'un Auditeur et d'un Baron...

JULIE

Si ces sentimens déplaisent à Monsieur Charles, il n'a qu'à ne pas venir, et à mon avis, il eût été encore mieux de ne pas l'inviter. Mon oncle Giraud a eu mille bontés pour moi, il m'aime comme son enfant et je lui en témoignerai toujours ma reconnaissance. Si Monsieur l'Auditeur a honte de mes honnêtes parens, qu'il nous laisse tranquilles...

M^r DERVAIS

Je n'en viendrai jamais à bout en la contrariant. – Et il t'a parlé ?

JULIE

Oui. – Oh, quant à cela, il ne doute nullement qu'il ne me soit très agréable et que je ne sois très honorée d'épouser un Auditeur.

M^r DERVAIS

Voyez ce bon jeune homme ! Il t'a donc parlé de mariage ?

JULIE

Eh ! Mais sans doute. Il m'a dit qu'il s'estimait heureux d'être Auditeur parce que c'est un titre à obtenir ma main.

M^r DERVAIS

Eh bien tu vois, tu vois, mon enfant ! – Ce bon jeune homme ! Tu vois, il faut qu'il t'aime beaucoup, et tu dois lui être attachée. Allons, tout ira bien. J'écrirai au Baron, et notre soirée aura lieu... en éconduisant Giraud. – Et toi, songe quel superbe étalement !

JULIE

Moi, je ne pense pas comme vous, et si ce n'était qu'il ne faut pas juger quelqu'un sur une seule entrevue, je refuserais tout net dès à présent. (*Elle sort*).

SCÈNE XXIII

DERVAIS, seul, et ensuite GIRAUD

M^r DERVAIS

Maudit Giraud !... Ah ! J'aurais voulu être à cent pieds sous terre ! Il paraît pourtant qu'il n'y a rien de gâté... Mais comment l'éconduire à présent ?... Le voici encore !...

GIRAUD

Ha, ha ! – Sans moi vous seriez encore dans le quiproquo. Ha, ha ! C'était à crever de rire...

M^r DERVAIS

Monsieur Giraud, je vous prie, une autre fois, de n'entrer chez moi que quand je puis vous recevoir...

GIRAUD

Ha, ha !!

M^r DERVAIS

Est-ce que ça a le sens commun...

GIRAUD

Ha, ha !!

M^r DERVAIS

... que de venir là de but en blanc nous mettre sous le nez vos maudites brugnoles.

GIRAUD (*sérieux*)

Elles sont très bonnes, mes brugnoles !

M^r DERVAIS

Quand je reçois une visite, qu'avez-vous à y mêler votre éternel écriteau ?

GIRAUD

Eh pardi, vous êtes bon vous ! Quand l'Auditeur est là, n'est-ce pas son affaire ? C'est mon métier de vendre des brugnoles et ce serait le sien d'écouter les plaignans... si ce n'était pas un Auditeur à la douzaine, un petit freluquet...

M^r DERVAIS

Faites attention à vos termes, je vous prie.

GIRAUD

Et j'y fais bien attention ! Pardi ! j'y fais assez attention. Vous avez bien vu vous-même qu'il m'a repoussé comme un chien d'un jeu de quilles quand j'ai voulu lui parler. Aussi, je l'attends à cette soirée de demain...

M^r DERVAIS

Il me fait frémir ! – Demain, vous nous laisserez tranquilles...

GIRAUD

Comment ça ? Je vous réponds que cette fois, je ne le lâche pas qu'il ne m'ait fait droit...

M^r DERVAIS

Si je ne l'éconduis pas, il nous perdra !... je vous dis que notre soirée n'aura pas lieu.

GIRAUD

Ah, elle n'a pas lieu ? – Alors, je vais lui parler sur le temps.

M^r DERVAIS

À une autre ! Je vous prie de n'y pas mettre les pieds, vous savez ce que vous m'avez promis. J'irai moi-même demain matin.

GIRAUD

Allons, eh bien je viendrai demain soir savoir la réponse.

M^r DERVAIS

Oui, au milieu de ma soirée ! – Encore une fois, je n'y serai pas demain soir. – Je fais depuis midi une course à Nyon...

GIRAUD

Ah ! Vous faites une course à Nyon ? Attendez. C'est parbleu à propos, j'ai là-bas une petite créance, que je vous prierai de visiter. – Je vais vous conter l'affaire...

M^r DERVAIS

(Ah mon Dieu, que devenir ?...) je ne puis m'en charger, je ne m'arrête pas dans la ville.

GIRAUD

Alors écoutez, beau-frère, donnez-moi seulement une place, vous me posez là ; et vous me reprenez ensuite.

M^r DERVAIS

(Le bourreau !) Allons, voici mon frère ! !... Bonjour mon frère.

SCÈNE XXIV

LES MÊMES – DERVAIS FRÈRE

DERVAIS

Bonjour, Dervais. – Ah, bonjour, Monsieur Giraud. Parbleu ! Je vous trouve là à propos. Je viens vous inviter, nous célébrons demain soir le jour de naissance de Louis...

M^r DERVAIS

C'est sûr ! Ils se sont donné le mot.

GIRAUD

Diable ! C'est que voilà que nous allons à Nyon.

DERVAIS

Oh, Nyon ? Que diable allez-vous faire à Nyon ?

GIRAUD

C'est le beau frère qui est obligé d'y aller et qui me prend avec lui, pour une créance que j'ai là bas. Diable, c'est dommage !

DERVAIS

Eh bien allez-y, mais revenez de bonne heure.

GIRAUD

C'est ça, pardi, nous étions bien bêtes.

M^r DERVAIS

Non, non, nous irons à Nyon une autre fois, mais...

DERVAIS

Quoi, mais ?

GIRAUD

Allons, beau frère, puisque votre soirée est remise...

SCÈNE XXV

LES MÊMES – JULIE

JULIE

Bonjour, mon oncle...

M^r DERVAIS

Encore Julie !!

DERVAIS

Adieu, ma petite. Tiens, voilà ton père qui ne veut pas venir fêter la naissance de Louis demain.

JULIE

C'est notre maudite soirée ! Est-ce qu'on ne pourrait pas la renvoyer, papa ?

DERVAIS

Ah ! Ah ! Il y a une soirée ici !! Je comprends. Tu n'en disais rien, Dervais.

GIRAUD

Eh bien oui, mais elle est renvoyée, la soirée.

M^r DERVAIS

Je devais avoir une ou deux personnes, mais je ne les aurai pas...

JULIE

Ah quel bonheur !!

DERVAIS

Alors, qui empêche...

M^r DERVAIS

Rien vous dis-je, nous irons fêter Louis...

GIRAUD

Voilà que c'est une affaire arrangée et après demain à Nyon et jeudi la soirée, et notre Auditeur, n'oubliez pas !

DERVAIS (*à part*)

Hem ! L'Auditeur !

GIRAUD

Adieu beau frère... adieu petite... Bonjour, Monsieur Dervais, à demain. – Ah beau frère, je reviendrai tantôt, j'ai deux mots à vous dire... Au revoir. (*Il sort et Julie l'accompagne*).

SCÈNE XXVI

M^r DERVAIS – DERVAIS

DERVAIS

J'ai aussi un mot à vous dire mon frère... Depuis quelque temps je vous trouve une disposition peu franche à mon égard et je voudrais m'en expliquer avec vous... Vous ne me parlez plus de marier nos enfans, vous avez ce matin éconduit Louis brusquement... Aujourd'hui, je vous gêne en vous invitant...

M^r DERVAIS

Mais pas du tout, je me réjouis au contraire de cette petite fête... Pour Louis, il a pris mal des bons conseils que je lui ai donnés ce matin, en vérité il n'y a pas de ma faute.

DERVAIS

Et le mariage ?

M^r DERVAIS

Le mariage ? Eh bien, le mariage... nous avons du temps, laissons les grandir. – Mon avis est qu'il ne faut rien presser, ou nous gâterons tout.

DERVAIS

Ho, je ne veux rien presser non plus ni rien gêner, mais je voudrais pouvoir compter sur quelque chose...

M^r DERVAIS

Écoutez mon frère, voulez-vous là... que je vous parle franchement ? Voyez-vous, les mariages qu'on arrange entre pères sont rarement heureux.

DERVAIS

Aussi j'entends bien consulter les enfans... Voulez-vous que nous leur en parlions ?

M^r DERVAIS

Non pas, s'il vous plaît. – Plus tard... Après tout, rien ne presse.

DERVAIS

Allons, vous ne vous en souciez plus...

M^r DERVAIS

Moi !... Dervais, y pensez-vous ?

DERVAIS

Louis ne vous paraît plus assez comme il faut ?

M^r DERVAIS

Louis ! un garçon que j'aime de tout mon cœur.

DERVAIS

Oui, et de qui vous ne voulez plus pour votre gendre...

M^r DERVAIS

Mais, mon frère... vous êtes bien dur, bien injuste... je ne crois pas vous avoir donné le droit de me parler ainsi...

DERVAIS

Eh bien, concluons... parlons leur... ou bien, convenez que je dis vrai.

M^r DERVAIS

Je n'en conviendrai jamais... jamais ! – Mais faut-il vous dire tout... je ne les crois pas faits l'un pour l'autre. Voilà mon idée.

DERVAIS

Oh cela ! C'est suivant comme vous l'entendez... car à les voir ensemble, cette idée là ne viendrait guère.

SCÈNE XXVII

LES MÊMES – M^r BERTRAND – JANOT

JANOT

Monsieur Bertrand le père !

M^r DERVAIS

Il vient faire la demande ! J'y vais. – Écoutez, je vais recevoir cette visite, nous reparlerons de tout cela, et j'espère vous prouver que vous me jugez très mal... et à demain la fête !

M^r BERTRAND

Bonjour, Monsieur Dervais. – (*À Dervais frère*) Monsieur, que je ne vous chasse pas, au moins.

DERVAIS

Monsieur, je me retirais. Mon frère, la visite de Monsieur m'en dit plus que vous ne vouliez m'en dire... Ah, vous auriez mieux fait d'agir franchement... je vous salue.

M^r DERVAIS

(*à M^r Bertrand*) Prenez, Monsieur, la peine de vous asseoir. – (*À son frère*) J'ignore, vous comprenez, si sa démarche est effectivement ce que vous supposez... mais dans ce cas... vous sentez... son fils... Auditeur... ma position comme père... Julie...

DERVAIS

Je n'ai rien à vous dire, sinon que vous auriez dû agir autrement avec moi. – Vous me trompiez, eh bien, c'est fini quant à la chose. – Vous avez raison si vous croyez qu'elle soit plus heureuse qu'avec Louis... Adieu, mon frère.

M^r DERVAIS

Mille amitiés chez vous... à demain !... Nous irons de bonne heure.

SCÈNE XXVIII

M^r DERVAIS – M^r BERTRAND

BERTRAND

Je suis désolé de vous déranger.

M^r DERVAIS

Déranger, y pensez-vous, Monsieur Bertrand ! Je suis enchanté de l'honneur que vous me faites.

BERTRAND

Hem, vous êtes bien bon... (*Il tousse*)... J'ai à vous parler... (*Il tousse*) au sujet de certaine conversation... que nous eûmes un jour sur nos enfans...

M^r DERVAIS

Nous y voilà ! – Je serai enchanté de vous entendre... À propos : ils se sont vus aujourd'hui, et tout va à merveille... Ah c'est un charmant jeune homme en vérité... et comme il porte son habit...

BERTRAND

Oui, oui... je vous dirai donc que je venais justement...

M^r DERVAIS

Je vous entends ! Touchez-là, mon cher Monsieur, croyez que nous consentons avec plaisir et que nous regardons comme très honorable une alliance avec votre famille...

BERTRAND

C'est précisément là-dessus, mon cher Monsieur, que j'ai à vous désabuser.

M^r DERVAIS

Comment donc ?

BERTRAND

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir... naturellement j'ai dû faire... des réflexions.

M^r DERVAIS

Des réflexions !

BERTRAND

Oui, oui, écoutez, je me suis dit... à moi-même vous comprenez... Ces enfans là... nos enfans, vous comprenez... après tout, se conviennent-ils... et en y réfléchissant bien et long-tems, j'ai cru voir qu'ils ne se conviennent pas du tout.

M^r DERVAIS

Ah, ce n'est que cela ! Détrompez-vous !... Si vous les aviez vus ensemble...

BERTRAND

Vous pourriez vous y tromper au moins... Eh puis je me suis dit : ces mariages qu'on arrange entre pères sont rarement heureux.

Mr DERVAIS

Eh pourquoi non, s'il vous plaît, lorsque toutes les convenances s'y trouvent !

BERTRAND

Justement, elles n'y sont pas, mon fils est beaucoup trop jeune.

Mr DERVAIS

Il est jeune, mais il est placé, il n'a plus qu'à se marier.

BERTRAND

(À part) Il est bien tenace. – Eh bien, voulez-vous que je vous dise... là franchement... voyez-vous, dans ce bas monde, nous ne sommes pas toujours libres d'agir comme nous voudrions... comme nous désirerions... Vous voyez un parti qui vous convient... une jeune fille charmante – Mademoiselle Julie est délicieuse... vous faites des plans, et puis là, l'ordre social vous vient à la traverse.

Mr DERVAIS

Dites donc sans tant d'amphigouri que vous avez la bonhomie de vous croire plus que nous... Monsieur Bertrand.

BERTRAND

Mon Dieu, qui vous parle de cela... me croire plus que vous ! J'aurais bon air dans une république où nous sommes tous égaux. Non, vous ne me comprenez pas... Voici ce que je voulais dire : Mon fils est Auditeur... il l'est, c'est un fait... ça ne le rend pas, pour cela, plus que tel autre ; mais comme je vous disais, ça le place différemment dans l'ordre social, et le voilà comme engagé... comme forcé, malgré lui, malgré nous, par sa position, à faire un mariage qui sans l'élever au-dessus de nous le place

néanmoins dans la Classe avec laquelle il aura désormais à vivre, la Classe de la Magistrature...

M^r DERVAIS

Oui, oui, vous vous croyez dès à présent gens du haut... vous voilà de la magistrature... effectivement, c'est une prétention ridicule que de penser à une alliance avec les Bertrand... à peine sortis que vous êtes de la boutique de votre père...

BERTRAND

Monsieur DERVAIS, doucement ! Mon père tenait boutique, c'est vrai, mais vos parents, notez bien, sont presque tous dans ce cas.

M^r DERVAIS

Mes parents ! J'en suis fier de mes parents, allez... je ne les renie pas comme vous !

SCÈNE XXIX

LES MÊMES – JULIE

M^r DERVAIS (*à Julie qui entre*)

Tiens Julie, voilà un Monsieur du haut, qui vient nous dire que tu n'es pas d'un rang à prétendre à la main de Monsieur son fils !

JULIE

Monsieur aurait pu s'épargner la peine de venir nous dire cela, car je n'ai jamais désiré la main de Monsieur Charles.

M^r DERVAIS

Ni nous non plus ! Jamais. Détrompez-vous... Si vous n'étiez pas venu à moi le premier, jamais je n'y aurais songé. Va, tu as raison, Julie, de la fierté !

JULIE

Je n'y mets pas de fierté, mon père. Vous le savez, Monsieur Charles m'a déplu.

BERTRAND

Arrangez tout cela comme vous voudrez. J'ai tout dit. Au revoir, Monsieur Dervais. (*Il sort*).

M^r DERVAIS

Monsieur, j'espère ne plus avoir cet honneur là. – Quelles insolentes gens ! A-t-on jamais vu des prétentions semblables ! Pour qui nous prennent-ils ? Va, va, Julie, tu n'y perdras rien.

JULIE

Je compte bien y gagner.

M^r DERVAIS

Tu épouseras Louis.

JULIE

Louis !

M^r DERVAIS

Voilà un garçon qui n'est pas fier, qui n'a pas ces petites manières... Voilà un garçon de talent... un homme indépendant qui peut se passer de toute la magistrature !... Le voici... Adieu, adieu mon garçon, tu viens à propos, ton père a demandé sa main pour toi, et je te la donne.

SCÈNE XXX

LES MÊMES – LOUIS

LOUIS

Mon oncle !... Et vous, Julie, il serait vrai !... Oh, vous me trompez ! Julie est faite pour mieux que moi !

M^r DERVAIS

Mieux que toi ! pour des sots n'est-ce pas, qui n'ont à eux que leurs ridicules prétentions... Tu es un garçon de talent, et les talents valent mieux que tout... tu es horloger, nous l'avons tous été, et j'aimerais que l'on me dît qui marche avant un bon horloger... (*Il sonne*).

JANOT

Qu'est-ce...

M^r DERVAIS

Remets la pendule sur la cheminée.

LOUIS

Vous ne dites rien, Julie ?

JULIE

Mais il faut bien quelques minutes de réflexion... vous êtes donc bien pressé, Louis ?

LOUIS

Chère Cousine, comment ne l'être pas... Julie, vous trouverez mille époux plus dignes de vous être offerts, mais aucun, non, aucun qui vous adore comme moi !

JULIE

Mon cher Louis, je vous aime et vous estime dès long temps, je ne crains pas de vous dire que vous êtes l'époux que je préfère.

LOUIS

Ô Julie, Julie !

M^r DERVAIS

Allons, Louis, va chercher ton père que nous finissions le tout.

LOUIS

Il est justement chez le Baron qui l'a fait demander. J'y cours. Ô quel jour pour ! Adieu (*Ils sortent*).

SCÈNE XXXI

M^r DERVAIS

Là, ils seront bien attrapés... Ce Bertrand je l'ai toujours connu fier et orgueilleux. Et son benêt de fils... je n'y aurais jamais pensé, moi, en vérité ! – Mais un homme qui vous le jette à la tête quand on ne lui demande rien...

SCÈNE XXXII

M^r DERVAIS – GIRAUD

GIRAUD

Bien obligé, beau frère, touchez là... Durand m'a tout dit. Voyez-vous, vous ne pouviez pas rencontrer mieux, un garçon d'ordre, rangé comme un papier de musique, et doux comme un mouton... La petite drôle le mènera du bout du doigt.

M^r DERVAIS

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

GIRAUD

N'avez-vous pas dit à Durand qu'il cherchât ailleurs pour sa fille, que vous gardiez mon Jaques pour la vôtre ?

M^r DERVAIS

Que me chantez-vous là ? – Ma fille est promise à Louis.

GIRAUD

À Louis !

M^r DERVAIS

Eh oui, à Louis. Vous comprenez que j'ai renoncé à Jaques dès que j'ai su qu'il songeait à Mademoiselle Durand.

GIRAUD

Et ce n'est pas vrai ! Il n'y songe pas. Je n'ai jamais voulu qu'il y songeât... Faut-il avoir du malheur... Coquin de Durand !

M^r DERVAIS

J'ignorais ça, vous comprenez... Mais d'ailleurs, c'est une jolie personne que Mademoiselle Durand.

GIRAUD

Laissez moi donc, jolie ! Une petite fluette qui nous resterait à la main un de ces quatre matins, elle n'a eu ni la rougeole ni la petite vérole et elle n'est pas vaccinée...

M^r DERVAIS

Ça ne signifie rien. Elle appartient à une honnête famille.

GIRAUD

Eh bien, je n'en veux pas de son honnête famille... Je veux que Jaques monte, et non pas qu'il descende.

M^r DERVAIS

Ah ! C'est par fierté que vous n'en voulez pas ?

GIRAUD

Bien entendu ! Ne suis-je pas dizenier ? Eh puis, j'ai une boutique bien achalandée, Dieu merci ! Et des parens sortables... Et eux, les belles gens ma foi... ils demeurent à un quatrième et ils n'ont point de servante. Lui travaille pour le monde... il n'est pas seulement établi pour son compte.

M^r DERVAIS

Tenez, voici Monsieur Durand, arrangez-vous.

SCÈNE XXXIII

LES MÊMES – DURAND

M^r DERVAIS

Bonjour, mon cher Durand, comment va-t-il ?

DURAND

Le vent aurait-il changé ? – J’apporte la plaque, Monsieur.

M^r DERVAIS

Comment se porte votre charmante fille...

GIRAUD

Ce n’est pas vrai.

DURAND

À qui en a-t-il ? – J’apporte la plaque.

M^r DERVAIS

Je vous ai mal reçu ce matin, j’avais la migraine.

DURAND

Ah ! Voilà. J’avais deviné. Je me suis dit : là, Monsieur Dervais n’est pas bien. J’ai mis là une grosse apostrophe.

M^r DERVAIS

C'est bien. Eh bien, à présent, voulez-vous l'ôter ?

DURAND

Comment ça ?

M^r DERVAIS

Oui, oui, et sans rien dire à personne de tout cela. Je vous offre pour prix de votre discrétion mes services auprès de Giraud.

DURAND

(Profitons de la veine !) – Touchez là, et comptez sur le secret – Avez-vous dit un mot à Monsieur Giraud ?

M^r DERVAIS

Oui, sans doute... Monsieur Giraud y viendra...

GIRAUD

Je n'y viendrai pas...

DURAND

Allons compère Giraud, allons...

GIRAUD

Allez vous-même. – Je n'en veux rien, vous dis-je, avec vos cinq mille florins de dot.

DURAND

Je vais à six mille... Là, serez-vous content, et les trois couverts d'argent par dessus.

GIRAUD

Et la soupière que j'ai vue ?

DURAND

Eh bien oui, la soupière encore.

M^r DERVAIS

Et j'ajoute encore trois couverts.

GIRAUD

Et vous la ferez vacciner avant, et à vos frais.

DURAND

Oui, oui... et moi avec, si ça vous fait plaisir !

GIRAUD

Et vous ne goûterez pas une épicerie qui ne vienne de ma boutique !

DURAND

Tout ça sera mentionné dans le contrat.

GIRAUD

Touchez là...

DURAND

Grâce au Ciel et à l'apostrophe, nous y voilà !

SCÈNE XXXIV

M^{me} DERVAIS, DERVAIS, LES AUTRES

M^{me} DERVAIS

Julie m'a tout dit... Hein ! Ne t'avais-je pas dit... Ah ! se faire donner un soufflet par ces orgueilleux. Que je n'aie pas été là...

M^r DERVAIS

Ah ça, ma femme, je lui ai parlé comme il faut ! – Tiens, voilà ton neveu Giraud qui épouse la fille de Monsieur.

DURAND

Si Madame veut bien le permettre.

SCÈNE XXXV

LES MÊMES – DERVAIS – LOUIS – JULIE

DERVAIS

Qu'est-ce donc, mon frère, il n'y a pas une heure que vous m'avez refusé la main de Julie !

GIRAUD

Alors, je la prends pour Jaques.

DERVAIS

Et maintenant, vous revenez à nous !

M^r DERVAIS

Je vous expliquerai tout cela entre nous, mon frère, et vous comprendrez.

DERVAIS

Oh, je comprends ! Monsieur Bertrand vous a fait sentir que vous vous frottiez trop haut...

M^{me} DERVAIS

Trop haut ! Vous n'y pensez pas, Monsieur Dervais.

M^r DERVAIS

Ce n'est pour cela... Mais votre visite... ce que vous m'aviez dit... l'envie de vous faire plaisir, et puis mon attachement pour Louis a repris le dessus... enfin je n'ai plus voulu de l'Auditeur.

DURAND

Je tiens le secret de l'affaire et de l'apostrophe !

DERVAIS

Écoutez, mon frère, je ne suis pas dupe de tout cela. Convenez-en, Monsieur Bertrand vous a fait tout juste ce que vous vouliez me faire, et c'était parfaitement appliqué. Je n'en suis pas moins content du résultat qui me donne pour fille notre chère Julie. Pour elle, je suis sûr de son cœur et de son caractère. Elle vaut

mieux que nous tous. – Que ceci nous serve de leçon et n’oublions pas la fête de demain. Vous en serez aussi, Monsieur Durand ? Amenez-nous votre famille.

Ce livre numérique :

a été édité par :

**l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande**

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en décembre 2012.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *Œuvres complètes* de Rodolphe Töpffer, édition du centenaire, Genève : A. Skira, 1942. L'illustration de première page est de Rodolphe Töpffer.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être en-

tachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.